

Alexandre Dumas (1802-1870)

” Témoin de son temps ” (1)

Comme il m'a paru superflu, — et prétentieux aussi, — de venir, devant un auditoire de Cotteréziens, parler de la vie du Géant littéraire, pour lequel vous avez tous une admiration immense et bien justifiée, (et sur lequel vous devez avoir beaucoup à m'apprendre), j'ai pensé que nous ferions mieux, ce soir, de moins parler de *lui* et de *son œuvre*, et de plus nous étendre au contraire sur *le Rôle* qu'Alexandre Dumas a joué, au XIX^e siècle, comme *Témoin* de cette grande époque de bouleversements, que sa vie a couverte, de 1802 à 1870.

Non, le XIX^e siècle n'a pas été « stupide », comme Léon Daudet se plaisait à le proclamer. Les changements, que les trois premiers quarts de ce siècle ont subis sur le plan politique, suffiraient à retenir tout esprit curieux, tout historien passionné de la « quête des faits » ; mais, au cours de cette même période, l'humanité a vécu aussi d'étonnantes révolutions, et il est passionnant d'étudier comment un esprit lucide a saisi les « faits nouveaux » de d'Histoire du monde dans les domaines techniques, industriels, économiques, sociaux, politiques, moraux ou religieux.

Nous avons coutume de parler d'Alexandre Dumas comme auteur dramatique et comme romancier. Peut-être, serait-il bon, ce soir, de nous arrêter davantage sur le Journaliste Alexandre Dumas, infatigable chercheur, sachant admirablement bien exploiter l'ère nouvelle de la Presse parisienne et se dresser, au milieu du XIX^e siècle, comme le premier de nos Grands Reporters, le Témoin enchanté et enchanteur de son époque.

Les Dumassiens connaissent bien la participation de leur héros à la Révolution de 1830 : le récit de l'équipée qui a permis de rapporter la poudre stockée à Soissons, est, en quelque sorte, un classique. Mais nous pouvons aller plus loin et demander à notre héros un témoignage personnel sur les Grands qu'il aimait fréquenter, sur les pays qu'il est allé découvrir pour nous, sur les maîtres des Lettres et des Arts, dont il savait savourer l'amitié, — sur toutes les découvertes ou simples trouvailles techniques, dont il se réjouissait, comme s'il en avait été lui-même l'auteur.

Pour nous aider à reconstituer le précieux témoignage d'Alexandre Dumas, nous avons heureusement les dix volumes de ses « Mémoires », ses « Souvenirs » de l'époque Louis-Philippe, ses « Causalités », ses « Souvenirs dramatiques », ses comptes-rendus des salons de peinture, son livre « Bric à Brac », son récit de voyage

(1) Conférence faite le 19 Juin 1972, à Villers-Cotterêts.

dans l'Empire germanique : « La Terreur prussienne » (qui est de 1866). Et n'oublions pas non plus qu'Alexandre Dumas a été propriétaire — directeur — rédacteur en chef de journaux pendant une vingtaine d'années (1848-1869). Le premier de ces journaux, Dumas l'avait appelé « Le Mois ». Bien sûr, certains eurent vite fait de l'appeler « le Moi », mais nous devons à ce mensuel historique et politique entièrement rédigé par Alexandre Dumas d'excellentes « choses vues » dans le Paris de la Seconde République. Même au cours de son aventure dans les sillages de Garibaldi, Dumas a trouvé le moyen de nous réunir d'irremplaçables témoignages sur l'Italie naissante et les Etats pontificaux démantelés, — témoignages groupés, entre autres, dans son journal bilingue français-italien : « L'indépendente » (1860-1864). Cette nomenclature de témoignages paraît longue, et pourtant je n'ai pas encore fait mention des Récits et « Impressions de voyage » d'un homme infatigable qui a, pendant 40 ans, parcouru l'Europe et une partie de l'Afrique du Nord, de Cadix à Saint-Petersbourg, d'Oran à la Caspienne. Cet excellent Dumas n'a « raté » que deux « points chauds » de l'histoire de son époque : la prise d'Alger en 1830, parce qu'une trop jolie femme lui avait fait « rater » le bateau, et la guerre de Sécession, car il était alors dans les délices de Capoue.

Au XIX^e siècle, dans l'Europe des monarchies et dans un univers où les transports étaient nouvellement mis à la vapeur, Dumas a saisi la nécessité de conquérir haut et loin le renseignement. Monsieur Dumas ne lit pas les gazettes parisiennes pour savoir comment va le siècle. Les hasards de sa naissance, des relations fortuites, des coups de chance insensés, un incroyable « toupet » ont porté Alexandre Dumas, le petit gamin de Villers-Cotterêts, aux premières loges de toutes les actualités. Et comme, à défaut d'une véritable formation historique, il a un sens surprenant de l'évolution des temps, il est capable, en quelques touches, de brosser un inoubliable tableau d'histoire. Une anecdote illustre bien les possibilités de ce talent. En 1842, de passage à Florence, il loge chez un ex-Grand de ce monde, l'ex-Roi Jérôme Bonaparte, déchu et désargenté ; mais un « marquis » de La Pailleterie ne doit-il pas se placer au niveau des princes ? — même si ces Napoléonides ont failli à leurs tâches ? — Il y a, au XIX^e siècle, une Sainte Alliance des princes, et ce ne sont pas ses idées républicaines qui empêcheront Alexandre Dumas de La Pailleterie d'y participer, à part entière. Or donc, en Juillet 1848, Florence apprend la mort brutale du jeune duc d'Orléans, héritier présomptif de Louis-Philippe, tué à Neuilly, dans un accident de voiture. Voilà un fait historique. Le témoin Dumas en saisit l'importance. Sa lucidité et son cœur se retrouvent dans une intense émotion. Le républicain Dumas éclate même en sanglots ! Le Témoin est bouleversé par l'Événement, et, se jetant au cou de ce pauvre Jérôme Bonaparte (que d'autres jugent depuis longtemps sans importance), notre Dumas lance alors ce mot magnifique : « Permettez-moi, Sire, de pleurer un Bourbon dans les bras d'un Bonaparte ! ». Quel

étonnant raccourci ! Non seulement notre témoin a le sens de l'Histoire, mais il est capable d'en ressentir passionnément toutes les pulsations. Nous pouvons donc faire confiance au côté « vécu » de ses témoignages, même si leur originalité prête quelquefois à sourire.

Dès sa naissance, Alexandre Dumas s'est trouvé mêlé aux grands problèmes de son époque. Nous avons, par exemple, peine à croire que l'esclavage subsistait dans nos colonies, il y a 150 ans. Or, précisément, Dumas a été un des plus célèbres représentants de cette survie de l'esclavage. Sa grand'mère était une négresse esclave de notre colonie de Saint-Domingue ; Dumas aura toute sa vie la hantise de cette ségrégation originelle, et il a réellement été un des acteurs de l'évolution sociale qui a renversé l'esclavage, cette dernière barrière entre les hommes. On connaît l'histoire. M. de La Pailleterie, officier des armées de Louis XV, avait préféré (vers les années 1750) abandonner le service, et aller s'occuper des plantations de cannes à sucre, que sa famille possédait à Saint-Domingue. Là, l'ancien officier habitait un mas colonial, à la manière de nos mas provençaux. Et il y avait pour domestique une servante noire, qui répondait au nom de Cessette, — et même Marie-Cessette, depuis que les religieuses l'avaient fait baptiser. C'était une fort belle esclave, et cette jeune négresse qui travaillait au mas, devint rapidement la maîtresse servante. Aux soirs chauds de Saint-Domingue, Marie-Cessette avait plu. Si bien que, le 27 mars 1762, le vieil officier se trouve père d'un superbe garçon, typiquement mulâtre. Mais comment appeler ce rejeton ? La mentalité de l'époque ne permettait pas d'imaginer que le fils d'un esclave puisse porter le nom du père. Pourrait-on imaginer un marquis de La Pailleterie mulâtre ? — et de mère inconnue ? Il est, en effet, assez curieux de noter que la France chrétienne, en s'installant dans le nouveau monde américain, s'était en somme ralliée aux coutumes des pays d'esclavage : par exemple, si on les baptisait et si on leur faisait des obsèques décentes, les esclaves ne pouvaient pourtant pas être inscrits sur les registres d'une paroisse. Il y avait pour eux un registre à part, sur lequel chaque esclave baptisé était inscrit, avec un prénom, mais sans nom de famille. Alors, comment pouvait-on faire pour le bébé mulâtre et bâtard ? Eh bien ! puisqu'on a pris l'habitude d'appeler sa mère la « Cessette du mas » (comme encore aujourd'hui, dans quelques campagnes, la « Marie du château »), ce surnom va servir de nom : le rejeton s'appellera Alexandre Dumas, il sera général, et, à la génération d'après, le sobriquet d'un esclave noir et illétrée atteindra à la plus grande des célébrités de la littérature mondiale. C'est devenu une gloire de s'appeler Dumas. Notre écrivain savait tout cela, et il s'était emparé du problème, et il était décidé à tout faire pour offrir l'affranchissement à cette race esclave qui lui avait apporté tant de dons. La Révolution de 1848 et l'apparition d'une Seconde République lui sembleront présenter une exceptionnelle occasion de mener à exécution son projet. Alexandre Dumas a parfaitement conscience d'être le plus connu des petit-fils d'esclave.

Sa notoriété doit servir sa cause. Il décide donc de se présenter aux élections en cherchant à se faire élire à la Guadeloupe. « Et, pour leur prouver que je suis bien un des leurs, je vais envoyer aux noirs de la Guadeloupe, en fait de proclamation de candidature, une mèche de mes cheveux crépus ». Des amis arrivèrent à dissuader Dumas de ce geste théâtral et puéril. D'ailleurs, avec ou sans mèche, le corps électoral ne fut pas séduit : environ 400 voix pour notre poète, contre 15.000 à Victor Schoelcher. Mais ce dernier allait satisfaire tous les vœux de son concurrent, en faisant voter en 1848, l'abolition de l'esclavage dans nos colonies. Ajouterais-je que ce Victor Schoelcher devait à nouveau montrer l'intérêt qu'il portait aux faibles, en engageant ensuite la lutte contre les compagnies de chemin de fer, afin d'obtenir, « en faveur » des voyageurs de 3^e classe, des wagons couverts et fermés ? L'ordre social a décidément marqué bien des étapes, au cours de ce présumé « stupide » XIX^e siècle.

Alexandre Dumas est né en 1802, à Villers-Cotterêts. Il a grandi sous Napoléon, vécu dans la « Légende », et vieilli sous Napoléon III. Bien que son père, le général, ait eu à souffrir jusqu'à sa mort de Bonaparte, Dumas a ressenti la grandeur de l'épopée napoléonienne. Les 68 années de sa vie (1802-1870) correspondent aux années du phénomène napoléonien. Alexandre Dumas n'a pas manqué de nous transmettre ce qu'il avait pu en saisir.

Tous les lecteurs de Dumas connaissent la visite du général Dumas et de son fils au château de Montgobert, chez Pauline Borghèse, la sœur de l'Empereur. C'est, au début des « Mémoires », une petite scène charmante. Le témoin est précoce : nous sommes en 1805, et Alexandre Dumas n'a pas encore 4 ans. Mais comment mieux décrire la rudesse des généraux révolutionnaires, au milieu des beautés du Directoire, dans le luxe de l'Empire ? Et l'*« enfant des îles »* a noté l'étonnante scène de la jolie princesse dans les bras du colosse mulâtre. Toute sa vie, Alexandre Dumas sera obsédé par ces deux idées : la négritude servile et la gloire des Bonaparte, que son père avait toutes deux connues.

Il faut lire, dans les « Mémoires », la scène dans laquelle Alexandre Dumas s'est fait, à 12 ans, le merveilleux reporter des heures tragiques de 1815. Car Dumas a vu l'Empereur. C'était le 12 Juin 1815. Le gamin de Villers-Cotterêts a appris, par un ami employé au relais des chevaux de poste, que des chevaux étaient prévus pour 7 heures du matin. Napoléon s'en va jouer son va-tout en Belgique (nous sommes le 12 Juin, à 6 jours de Waterloo). Il a quitté Paris à 3 heures du matin « dès 6 heures, j'attendais au bout de la rue de Largny... ». Bientôt : « ...comme une trombe, trois voitures qui brûlaient le pavé, conduites par des chevaux en sueur, et par des postillons en grande tenue, poudrés et enrubannés ». La voiture de l'Empereur s'est arrêté. Le gamin a couru se pousser jusqu'à la portière, pour se trouver ainsi face à face avec *le maître du monde*. Il entend alors ce dialogue :

« Où sommes-nous ?

— A Villers-Cotterêts, Sire.

— A 6 lieues de Soissons, alors ?

— A 6 lieues de Soissons, oui, Sire.

— *Faites vite !* »

Huit jours plus tard, le 20 Juin, au retour de Waterloo, depuis deux jours l'Empereur est vaincu. Au relais des chevaux de Villers-Cotterêts, même scène, en sens inverse, et Dumas d'entendre :

« Où sommes-nous ?

— A Villers-Cotterêts, Sire.

— Bon ! A dix-huit lieues de Paris ?

— Oui, Sire.

— ...*Allez...* »

Voilà les deux conversations, les deux styles surtout, que Dumas a su saisir « en direct » de Napoléon. « C'est bien le même homme, ajoutera-t-il ; c'est bien le même visage, pâle, maladif, impassible. Seulement la tête est un peu plus inclinée sur la poitrine. Est-ce simple fatigue ? Est-ce douleur d'avoir joué le monde et de l'avoir perdu ? ». En tout cas, après avoir lu ce reportage d'Alexandre Dumas, nous avons l'impression de mieux connaître l'Empereur.

Quant à Napoléon III, Alexandre Dumas n'est même pas allé le voir. Il avait cru trouver dans le Coup d'Etat du 2 décembre 1851 (qu'il désapprouvait sincèrement) un Evènement capable de lui procurer l'auroreole de l'exilé politique, à bonne distance de ses trop nombreux créanciers parisiens. Mais non, Napoléon III n'a même pas proscrit Dumas. Alors, Dumas a fait semblant d'être exilé, à Bruxelles, comme son ami Victor Hugo l'était réellement à Guernesey. Bien pire, Napoléon III n'a même pas réagi, quand Dumas est revenu à Paris en 1853. Il ne lui a même pas donné un poste officiel, à la tête des théâtres subventionnés, par exemple, et il ne l'a même pas invité à Saint-Cloud, quand il a fait jouer ses « Demoiselles de Saint-Cyr » devant la reine Victoria, en 1855. Très la Pailleterie « talons rouges », Alexandre Dumas se consolera alors en proclamant que : « la Reine, à entendre la pièce, eût certainement bien préféré voir l'auteur ! », — ce qui est fort vraisemblable. Et, sur Napoléon III, il se contentera de rimer un quatrain :

« Dans leurs fastes impériales,
L'oncle et le neveu sont égaux :
L'oncle prenait des capitales,
Le neveu prend nos capitaux. »

Mais, au-delà des bons mots, Dumas avait su parfaitement discerner les risques encourus par le Second Empire, et un des derniers volumes qu'il rédigera avant de mourir, sera cette « Terreur prussienne », saisissant tableau de l'Europe de Bismarck, qui annonçait, en 1867, à Napoléon III, ce que Sedan allait lui apporter.

Alexandre Dumas se sentait très proche de la Famille d'Orléans. Son grand-père Labouret n'avait-il pas été au château de Villers-Cotterêts, valet de chambre du duc d'Orléans d'avant la Révolution, de ce Philippe-Egalité, qui sera régicide, mais guillotiné aussi ? Un valet de chambre sait beaucoup de choses. Et, en mourant, le général Dumas n'avait-il pas désigné, comme tuteur du jeune Alexandre, cet excellent M. Collard, châtelain de Villers-Hellon, (aux portes de Villers-Cotterêts), qui avait épousé Hermine, la mystérieuse fille de ce même duc d'Orléans et de Madame de Genlis ? Et bien souvent, à Villers-Hellon, Alexandre Dumas avait rencontré le duc d'Orléans, futur Louis-Philippe, qui venait voir M^{me} Collard, sa petite sœur de la main gauche. Aussi, n'eût-il aucune surprise à se voir nommer secrétaire personnel de ce même duc d'Orléans, au Palais-Royal. Là, Dumas trouvait une place de *témoin privilégié*. Il en a certes profité, s'initiant aux détours de la politique, s'éclairant sur les menées libérales, et suivant, au plus près, tous les faux-pas des « ultra », qui entraînaient Charles X à sa perte. On peut estimer que tout ce que Dumas a écrit sur les ducs d'Orléans, et plus particulièrement le futur Roi Louis-Philippe, a été puisé à très bonne source. La Révolution de 1830 ne pouvait donc pas prendre notre auteur au dépourvu. Tout Dumassien connaît d'ailleurs le récit qu'il nous en a laissé : « le 27 Juillet, les Ordonnances sont dans le « Moniteur »... J'appelai alors mon domestique. Joseph, lui dis-je, allez chez mon armurier, rapportez-en mon fusil à deux coups, et deux cents balles de calibre vingt ! En attendant j'emménai mon ami Achille Comte déjeuner au 7 de la rue de l'Université, occupé à cette époque par une très jolie femme (Belle Krelsamer)... » Sur ce mode qui lui était cher, de mêler hardiment le détail précis à des digressions assez saugrenues, Alexandre Dumas a brossé, dans ses « Mémoires », un vaste panorama des trois journées révolutionnaires de Juillet, de ces « Trois glorieuses », qu'il a vécues de façon exceptionnelle, avec fusil, casque et sabre de François 1^{er} ; aux portes de l'Académie française (portes qu'il ne réussira d'ailleurs jamais à franchir). Cette « équipée guerrière » sera couronnée par un baiser, que le général de la Fayette, le héros de l'Indépendance américaine, le libérateur du Nouveau monde, déposera sur le front du petit mulâtre de Villers-Cotterêts, sur le balcon de l'Hôtel de Ville de Paris... Et tout cela est vrai.

Plus tard, en 1846, comme le duc de Montpensier, dernier fils du Roi Louis-Philippe, allait se marier à Madrid, Alexandre Dumas réussit à être personnellement invité au mariage par le jeune prince. Quelle aubaine pour un homme aussi curieux ! Nous devons à cette heureuse circonstance, le plaisir de lire « De Paris à Cadix », toute l'Espagne de « Carmen », du temps des « Grands d'Espagne ». Et, sur cette lancée, Dumas décroche une corvette de la marine royale pour se rendre « dans nos nouvelles possessions de l'Afrique du Nord », que l'on appelait depuis quelques années : l'Algérie. M. de Salvandy, ministre de Louis-Philippe, avait engagé Dumas à aller voir ce que les Français avaient fait depuis 16 ans là-bas,

« pour pouvoirs éclairer nos compatriotes sur l'avenir de la Conquête ». C'est ainsi que Dumas est parti pour voir, pour raconter, pour témoigner. A son témoignage Alexandre Dumas a donné le nom de sa belle corvette à vapeur : « Le Véloce ». Il avait emmené avec lui son collaborateur Maquet, le peintre-dessinateur Giraud, et son fils Alexandre, qui cherchait à oublier sa petite amie Marie Duplessis, (mais s'en souviendra heureusement assez pour écrire au retour « La Dame aux Camélias »). Aidé par cette riche équipe d'observateurs, Dumas nous a rapporté d'Algérie des pages lucides, prophétiques surtout. Dumas va à Constantine. Il est émerveillé par tous les travaux que la France y a entrepris, ou déjà réalisés : ponts, citernes, aqueducs, routes et rues pavées dans la ville. Rencontrant un grand chef arabe, il lui demande ce qu'il pense de tous ces travaux faits par la France. Le chef arabe réfléchit et répond enfin : « Il faut penser que le peuple arabe est bien aimé de Mahomet, puisqu'il a envoyé des hommes qui, de l'autre côté de la mer, sont venus travailler pour lui ». Mais Dumas complète ce jugement, en ajoutant : « La population de Constantine est convaincue que ce qu'elle ne pouvait pas faire, elle, nous sommes venus pour le faire, nous, et que le jour où nous aurons fini notre tâche, Dieu nous renverra comme inutiles désormais en Algérie ». C'était en 1846.

D'autres transformations politiques vont mériter l'attention de notre observateur Alexandre Dumas. Garibaldi soulève le Sud de l'Italie, en poursuivant le rêve d'une République italienne unie. Voilà pour Dumas une aventure bien tentante d'autant plus qu'une de ses jeunes amies (beaucoup trop jeune pour lui) exige une petite croisière en Méditerranée. Dumas se paie une tenue de Garibaldien, se fait photographier bras-dessus bras-dessous avec Garibaldi, et court aux combats dans la région de Naples. Malheureusement, retenu par la naissance d'une petite fille chez sa jeune amie, notre Alexandre Dumas arrivera après la bataille. Il lui restera à s'intéresser au Royaume de Naples, qui vient de perdre sa Monarchie, cette Monarchie des Bourbons-Siciles qui a honteusement fait souffrir le général Dumas, capturé à Tarente à son retour d'Egypte. Voilà un ensemble d'aventures qui nous vaut les « Mémoires de Garibaldi », la collection fort curieuse du journal l'« Indépendante », et d'intéressantes notes sur l'état des fouilles de Pompéi.

Mais faute de participer aux opérations militaires, Alexandre Dumas prend à cœur la croisade anti-papiste, que mène Garibaldi, pour renverser les pouvoirs absous et livrer ainsi les Etats du Pape aux mouvements des troupes révolutionnaires. Pour Garibaldi, l'Italie, unifiée et moderne, ne peut se faire que contre le Pape. Adoptant cet axiome, Dumas n'hésite pas à mettre son talent au service d'une propagande favorable à la thèse garibaldienne, celle des sociétés secrètes et plus ou moins franc-maçonniques de l'Italie. Ainsi, Dumas va-t-il faire paraître des pamphlets, dont l'intérêt est de parfaitement exposer les idées-forces d'une époque, mais le danger de valoir à cet imprudent Dumas toutes les foudres de l'Eglise. La réponse du Pape Pie IX ne se fait pas

attendre, en effet : toute l'œuvre d'Alexandre Dumas est mise à l'*index*. Cela ne vous impressionne peut-être pas beaucoup, mais dites-vous bien que c'est vraisemblablement là la raison majeure de ce siècle de désintérêt systématique que toute l'œuvre de Dumas a subi, de 1863 à 1968. N'oublions pas que dans ce laps de temps, les deux tiers au moins des élites françaises faisaient leurs études secondaires dans des institutions privées, généralement cléricales, où un silence réprobateur accueillait les titres à l'*index*. Lire Dumas était devenu un péché grave. Bien sûr, cette condamnation générale qui pesait sur notre ami, ne pouvait s'entendre qu'au titre d'une sanction politique, pour atteinte au Chef des Etats Pontificaux, mais « cette mise à l'*index* » a tout de même été pour beaucoup dans l'indéniable effacement des œuvres de Dumas, après sa mort. Indirectement, l'existence d'Alexandre Dumas nous apporte ainsi un témoignage supplémentaire sur l'état des esprits au XIX^e siècle.

Mais sur des questions plus terre-à-terre, sur la simple vie quotidienne dans les deux premiers tiers de ce siècle, on peut encore en appeler à Dumas, — cet homme qui aimait la vie au point de s'enthousiasmer pour tout ce qui pouvait un jour embellir et améliorer notre existence. La période du XIX^e siècle que Dumas a vécue, a apporté, entre autres, à l'humanité : la marine à vapeur, les chemins de fer, les postes, les timbres, la photographie, les rotatives d'imprimerie, le télégraphe, l'éclairage au gaz. La vitesse sous tous ses aspects ne pouvait que séduire un homme qui ne pensait qu'à connaître et à s'enivrer de nouveautés. Ce fut une immense joie pour lui de découvrir la navigation à vapeur. Il y voyait une réelle conquête de l'homme sur les éléments. Notre vie ne se déroulerait plus, désormais, au seul gré des vents. Ne sera-t-il pas fier de calculer plus tard, en tonnes de charbon, les dépenses engagées pour sa visite des côtes d'Afrique du Nord sur le « Véloce », — Véloce le bien-nommé ? Et un véritable emballement s'empare d'Alexandre Dumas quand il en vient à nous décrire les débuts de trains de voyageurs. L'« incroyable griserie » de la vitesse l'a gagné entre Paris et Saint-Germain, et le choix de l'emplacement de son château de Monte-Cristo témoigne bien de cette merveilleuse découverte : Alexandre Dumas allait pouvoir, aux portes de cette belle demeure, accueillir, en rase campagne, de jolies actrices qui descendaient, toutes pomponnées, d'un wagon dernier cri. Alors, que vive le progrès ! C'est le vœu du deuxième tiers du XIX^e siècle. C'est l'« état d'âme », dont Dumas s'est fait le témoin passionné.

Et que ce progrès n'apporte-il pas au noctambule invétéré qu'était Alexandre Dumas ? C'est vers 1820 que l'éclairage au gaz a acquis son premier droit de cité dans Paris. La « Société des réverbères à huile » avait pourtant bien essayé de retarder cette illumination des rues parisiennes. En 1838, il n'y aura encore que 1.150 lanternes à bec de gaz, sur les 12.800 lanternes de Paris. Un des premiers essais avait été pratiqué dans la galerie des Panoramas, à

proximité de ce café des Variétés, où Dumas aimait passer la soirée et souper avec les charmantes. Le bel éclairage du passage des Panoramas devait l'inciter à prolonger ces tête-à-tête par des promenades du côté des boutiques, si curieusement éclairées par les becs de gaz. Un soir, Dumas y fit même la seule bonne affaire de sa vie, en achetant pour 600 F, chez l'antiquaire Susse, le tableau de Delacroix intitulé « Le Tasse dans la maison des fous ». qu'il revendra 50.000 F, quelques mois plus tard.

On peut d'ailleurs noter, à ce propos, que Dumas a toujours attentivement suivi l'évolution artistique de son siècle, surtout quand il s'agissait de peinture. On sait que Delacroix était son peintre préféré, et les comptes-rendus qu'il faisait dans la presse au sujet des Salons de peinture constituent une précieuse série de jugements très pertinents sur tout le monde artistique de son temps. La peinture « moderne », réaliste et colorée, l'intéressait vivement. L'image avait sur lui un grand pouvoir. Les débuts de la photo l'ont passionné. Il a posé maintes fois pour Nadar, mais, à ses yeux, il s'agissait là de prouesses techniques et non plus d'œuvres artistiques. Dans un article sur le Salon de Peinture de 1859, Dumas a eu la prescience d'écrire : « Même si un jour nous arrivons à faire des photographies en couleur, ce ne sera jamais l'équivalent d'un Delacroix, car la peinture ajoutera toujours l'*art*, c'est-à-dire un coefficient personnel, à la technique : il ne faut pas confondre un traducteur avec un copiste ».

« *Traducteur et non copiste* », c'est bien là la qualification qu'il convient d'accorder au nom d'*Alexandre Dumas, témoin de son temps*. Le XIX^e siècle d'un enchanteur (enchâssé de ce que 68 années de vie intense lui ont donné de connaître), voilà le Grand Reportage que le journaliste Dumas nous a légué. Il avait su plaire aux spectateurs des salles de théâtre, il avait su plaire aux lecteurs de ses romans, puis par ses témoignages de journaliste il a réussi à plaire en images animées qui nous touchent encore un siècle plus tard quand les Événements du XIX^e siècle sont ressuscités grâce au prestidigitateur de Villers-Cotterêts. Et comme si le Progrès Technique voulait, aujourd'hui, remercier Dumas de l'avoir présent, applaudi et savouré, dès ses débuts, il met maintenant à la disposition des Dumassiens, un nouveau procédé pour mettre en valeur les témoignages d'Alexandre Dumas : la télévision vient d'offrir le mouvement à toutes ces images colorées et pleines d'âme qui nous avaient été confiées à l'âge des premières lanternes magiques.

Oui, Alexandre Dumas a établi la liaison entre les prouesses du XIX^e siècle et les petits écrans de nos foyers de 1972. Le petit-fils de l'esclave charme les soirées de l'âge atomique.

Jean de LAMAZE.
